

Philippe Madet

Pré/texte 1

Nous pourrions nous étonner de mettre en question de nos futures journées nationales ce qui est au fondement de la psychanalyse, soit d'une part les symptômes à l'origine des élaborations de Freud, d'autre part l'inconscient qu'il a inventé. Nous étonner car, plus d'un siècle plus tard et après de nombreux travaux sur ces sujets, tout n'a-t-il pas déjà été dit ?

Certes, revenir aux fondements est souvent nécessaire. Les symptômes ont cette caractéristique d'être bien visibles mais celle de l'inconscient est au contraire de se faire oublier. Peut-être ne sommes-nous pas exempts de ce risque. Et faisons ce pari de la répétition pour n'en pas rester à la seule assimilation mais consentir à du nouveau, même infinitésimal.

Le titre à lui seul apporte déjà une précision de taille, associant symptôme et inconscient selon une articulation inhabituelle puisque nous parlons généralement plutôt de symptôme du sujet, formule qui serait dès lors inexacte, ou du symptôme comme formation de l'inconscient.

Il y a une logique à associer symptôme et inconscient puisque, contrairement à l'idée des TCC (thérapies cognitivo-comportementales), l'un ne va pas sans l'autre, et la biologie, nous le savons, n'est pas seule maîtresse à bord du sujet. Mais notre formulation pousse plus loin la question, indiquant que le symptôme, solution, devient solution de l'inconscient qui en aurait donc besoin. Ce qui parle est l'inconscient, non le sujet. Les symptômes sont de l'inconscient, non du sujet.

Partons pour ce premier pré-texte du problème posé au début de l'argument, à savoir comment « le désir du psychanalyste peut se situer dans la conjoncture de son époque ¹ ». La question est d'autant plus intéressante que notre titre est loin d'être en phase avec le discours contemporain.

On assiste en effet à des transformations du langage dont nous savons qu'elles peuvent avoir des effets d'annulation : plutôt que l'inconscient, c'est la pleine conscience qui est prônée et au symptôme est substitué le trouble. Qui plus est, à lire les projets transhumanistes de notre époque, inconscient, symptômes ou même troubles sont à éradiquer. Il faut bien le

reconnaître : qui voudrait de la peste ? Qui peut espérer que son moi soit détrôné ? Le désir du psychanalyste est d'autant plus interrogé.

À conjoindre deux signifiants qui ne sont pas dans l'air du temps, nous pouvons y voir l'occasion de quelques audaces à relever, non pas pour correspondre à l'époque mais pour nous situer dans sa conjoncture.


La première pourrait être celle de la trouvaille, voire de l'impudence. Si la langue peut être manipulée pour annuler ou déplacer une pensée, elle peut au contraire être travaillée, interprétée pour faire ouverture. Les artistes et les écrivains en sont la preuve dans leur domaine par leurs inventions et les ruptures ou les sauts en avant qu'ils nous proposent. Lacan en a dans notre champ maintes fois donné l'exemple avec ses rapprochements inhabituels voire provocateurs, ses télescopages de mots ou encore les ruptures de rythme dans l'énonciation ; autant d'inventions qui ont fait vivre la psychanalyse. Pensons ne serait-ce qu'au néologisme de *parlêtre* qu'il substitue au terme d'inconscient et qui ne cesse de nous mettre au travail encore aujourd'hui. Il n'y a pas à l'imiter mais à prendre exemple.

Quelles seront nos inventions, au-delà de l'assimilation, pour faire entendre quelque chose de l'inconscient et de ses symptômes qui soit connecté à notre époque ?

Une deuxième audace pourrait être de n'en pas rester au descriptif et au récit des symptômes de l'inconscient, pour faire place à leur dynamique, leur saisie pendant la cure mais aussi à la fin et avec la passe. La fin de l'analyse ne met pas fin à l'inconscient. *Quid* alors des symptômes de l'inconscient à l'entrée en analyse et ce qui reste à la fin ?

L'inconscient se révèle par l'échec, par ce qui rate, par le symptôme, lequel est à l'entrée en analyse. Qui plus est, à la fin les attentes du début sont déçues. Pas de positivisme donc dans le discours analytique, et pourtant nous parlons bien de satisfaction, d'enthousiasme à la fin. N'est-ce pas un point sur lequel le désir du psychanalyste a à s'appuyer pour se situer dans la conjoncture de l'époque ?

L'analyste ne s'autorise que de lui-même, soit de son désir, mais il n'y a pour autant pas de pur désir déconnecté du monde, de l'époque et encore moins d'une École. Et si le désir d'analyse est parfois un pari pour l'analysant, souvent un défi pour l'analyste, il n'est pas tenable tant pour l'un que pour l'autre sans la visée de la fin quand il s'agit de faire désirer parler de ce dont le sujet ne veut pas : les symptômes de l'inconscient.

1.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 29.